

LA BERCEUSE

Par M. SERRÉS

Ceci est un souvenir de ma jeunesse : un de ces souvenirs tristes, où se mêle, à distance, je ne sais quelle poésie.

J'avais exploré les plages de Normandie, cherchant la solitude, la nature silencieuse et reposante, et l'exquise intimité de la mer.

J'avais débarqué à Dieppe et de là je m'étais fait conduire sur les plages voisines. St-Valery, Veules, Veulettes, les Petites Dalles, les **Grandes Dalles** même, rien ne réalisait mon désir. Je me sentais las des exigences du monde, et je les retrouvais ici ; je me serais fui moi-même : comment les aurais-je supportées ?

J'avais renvoyé mon conducteur, bien résolu à ne pas dépasser Fécamp et à demander asile à la première chaumière que je trouverais isolée et abritée par une de ces majestueuses falaises qui donnent à ces côtes un aspect si pittoresque.

Saint-Pierre-en-Port me charma. Du haut de la falaise qui le sépare des Grandes Dalles, je restai saisi d'admiration.

La mer s'étendait à perte de vue ; des chalets étaient comme semés dans les gorges vertes et sur les hauteurs ; les graines volées par le vent aux jardins épars et épandues par lui dans les mousses odorantes avaient germé par les chemins et par les champs que des fleurs aux nuances vives égayaient. A quoi bon décrire ? les impressions ressenties se communiquent mal ; mais je n'oublierai jamais ce que j'éprouvai là...

Je descendis par un sentier tout à fait agreste, en choisissant mes pas pour ne pas rouler avec les pierres qui l'encombraient, persuadé qu'il m'allait mener vers le lieu rêvé.

Hélas ! il me conduisit vers un grand **Hôtel de la Plage** : là, comme ailleurs, comme partout, les inévitables rangées symétriques des cabines, les peignoirs séchant au soleil, les domestiques en habit noir, les kiosques et les parasols, et les baigneurs aux bérêts blancs, et les baigneuses aux toilettes claires...

Je me remis en route. Je marchais depuis près de deux heures, montant et redescendant les falaises, quand j'aperçus, dans une gorge étroite, deux

chaumières distantes de deux à trois cents mètres l'une de l'autre.

Je compris que j'étais arrivé, que je devais m'arrêter là. Je frappai à la porte d'une de ces cabanes. Un gros poirier, taillé en espalier, étalait ses branches vertes sur le mur de la maison et allait rejoindre le toit de chaume.

Je n'attendis pas longtemps. Une femme, coiffée du bonnet de coton, vint m'ouvrir. Je lui demandai si elle avait une chambre à me louer pour une quinzaine de jours et si elle voudrait me nourrir.

Les pourparlers ne furent pas longs ; la bonne femme appela son mari et il fut convenu que je serais leur locataire tout le temps que je voudrais.

Immédiatement, ces bonnes gens me conduisirent dans ma chambre, toute blanche d'un crépissage neuf. La saison d'avant, elle avait été habitée, paraît-il, par un peintre qui avait laissé un souvenir de son talent d'artiste. Audessus de la cheminée était peinte une superbe corbeille de fleurs, débordante de grappes de glycines et de cytises. La paysanne toute fière de son trésor, l'avait couvert, pour le protéger, d'un grand carré de toile blanche qu'elle s'empressa de déclouer.

J'écrivis d'envoyer ma valise à Fécamp, et trois jours après, le père Sénateur — il s'appelait Sénateur — partit me la chercher avec sa petite voiture.

J'étais ravi de mon sort. Peu à peu, sans me fatiguer, je pris connaissance des lieux où je me trouvais. Je me levais tard et je passais des heures entières couché à l'abri d'une roche. Je laissais errer, comme elles voulaient, mes pensées sur les vagues, dans un complet abandon de moi-même. Ce petit coin ignoré était charmant. Le hasard, mon conducteur, avait bien fait les choses car il semblait m'avoir promis de n'y mener personne. Pendant le repas du soir, j'échangeais quelques paroles avec mes hôtes. J'écoutais le père Sénateur raconter sa vie de marin, je m'intéressais à ces récits, rapportés avec une bonhomie sincère.

Chaque matin, je prenais un gros bâton ferré et je partais, toujours au gré du hasard, m'égarer dans les environs. Je ne m'éloignais jamais de la mer que je ne voulais pas perdre de vue. Je lui avais promis tout mon temps, ce voyage était pour elle. J'étais comme un amant fidèle sous le charme de sa préférée.

Un jour que j'étais parti plus tard que de coutume, à cause de la chaleur et d'une menace d'orage, je pris un petit chemin qui m'était encore inconnu ; il contournait les falaises et aboutissait à la plage après cinq ou six kilomètres de marche. J'étais heureux et je me réconciliais de loin, peu à peu, à tout ce que je haïssais au départ. Ma convalescence me faisait plaisir ; mais je ne tenais pas à ce qu'elle marchât tellement vite qu'une guérison trop complète me fit désirer un retour à la vie mondaine. Non, cette convalescence lente et mesurée me plaisait. Je me sentais revivre ; mais je ne m'étais pas rassasié de ce régime qui était encore fort de mon goût.

Le petit chemin, loin d'être monotone, me conduisait tantôt dans une prairie où paissaient, attachés à des piquets, des vaches et des moutons ; tantôt sous de grands arbres qui transformaient la petite route en une noble avenue, laissant deviner sur ses bords la présence d'une de ces belles fermes normandes qui respirent l'abondance et la richesse. Je m'asseyais un instant sous ces somptueux ombrages, puis je reprenais ma route. Le chemin se rétrécissait ensuite et devenait un petit sentier rocailleux. Il m'avertissait qu'il fallait descendre pour remonter au gré des falaises qui étaient tout près et dont le sentier suivait les sinuosités.

Parti à six heures, il y avait deux heures que je marchais, quand brusquement, après un contour, le petit chemin s'arrêta : la mer était là, si calme, que les vagues venaient mourir tout doucement sur les galets, sans aucun bruit qui pût la trahir. La gorge dans laquelle j'étais arrivé, ressemblait beaucoup à celle que j'habitais, mais elle était plus solitaire encore, puisqu'il n'y avait ni chaumière, ni père Sénateur !

La mer était haute ; mais elle m'avait laissé une place pour m'asseoir et j'étais là, abîmé dans ma contemplation, car mes yeux découvraient peu à peu toutes les finesses de ce tableau animé. Au loin, plusieurs barques de pêcheur balançaient leurs voiles au vent doux et tiède et ma lunette me fit découvrir dans l'une d'elles, une société élégante et joyeuse qui, mise en retard par la marée basse, se hâtait de rentrer aux **Dalles** d'où elle avait dû partir en excursion jusqu'à Fécamp.

Quelques éclats de ces voix rieuses

furent répercutés dans la falaise. Peu à peu, ils s'éteignirent; la mer était seule maintenant, presque unie. De petites vagues nageaient à sa surface; la lune se levait majestueuse et chaque lame miroitait sous sa clarté.

Je dus attendre un certain temps, car voulant revenir par la plage, je craignais d'être arrêté par l'eau qui, à certains endroits, devait battre la falaise.

Il pouvait être dix heures quand je me remis en route; à peine avais-je fait quelques pas que je m'arrêtai brusquement. Quelqu'un marchait tout près de moi. Le bruit des galets ne me laissait aucun doute. Le rocher faisait une courbe; je me penchai pour regarder et je vis une femme jeune, belle, vêtue de blanc qui s'avança lentement jusqu'à ce que l'eau vint lui mouiller les pieds. Je m'appuyai contre le rocher, je passai la main sur mes yeux pour chasser ce que je croyais être une hallucination, une chimère créée par mon imagination surexcitée. Mais la jeune femme était bien toujours là, immobile, écoutant, regardant devant elle, bien au loin, d'un regard fixe. Sa robe de laine blanche était retenue par une cordelière, sa belle chevelure tombait sur ses épaules en une lourde nâte que n'attachait aucun ruban.

Qui était-elle? Que venait-elle faire là, seule à une heure si tardive?

Et je cherchais des yeux celui qui se faisait attendre, pensant à l'idylle dont j'allais être le témoin.

Ma curiosité très excitée fit place un instant à un scrupule. J'étais là en intrus, en spoliateur d'un secret qui ne m'était pas confié.

Devais-je me retirer? D'un autre côté cette jeune femme n'était-elle pas exposée à un danger qu'elle ignorait. Prêt à la défendre, je serrais dans mes doigts mon gros bâton ferré.

Elle n'avait pas changé de place, mais son regard, maintenant allait du ciel aux profondeurs de la mer qu'elle semblait vouloir sonder.

Tout à coup je la vis prendre une mandoline suspendue par un cordon blanc du côté opposé au mien et longtemps une mélodie triste et harmonieuse accompagnée du bruit des vagues, résonna dans le silence de la nuit. Par instants, elle chantait, mais je ne pus comprendre ses paroles qui me parurent aussi mélancoliques. C'était une de ces berceuses inventées pour apaiser l'âme

en la ravissant. La voix était douce, bien timbrée, sans éclat.

Après avoir achevé son chant, l'inconnue laissa retomber sa mandoline, se retourna bien lentement, évitant avec soin de faire du bruit et reprit le sentier qui l'avait amenée sur la plage.

— Comment, c'est tout? me disais-je.

Et précipitamment je sortis de ma cachette pour la suivre des yeux aussi longtemps que je pourrais; j'avançai de quelques pas, mais elle disparut au détour du chemin. Quelques instants après, j'aperçus bien loin sur la falaise, à la faible clarté de la lune, la forme blanche qui montait, montait toujours. Puis, plus rien.

Je retournai à l'endroit où elle était restée et cherchai dans les galets un papier qui serait tombé, un indice, quelque chose qui pût éclaircir ce mystère. Je ne trouvai rien, mais je ramassai une des pierres qu'elle avait foulées de ses pieds et je l'emportai.

J'avais bien envie de questionner mes hôtes sur ce que j'avais vu.

(A suivre.)

ALPINISME

Encore les abîmes

Lorsque, il y a quelques semaines, j'entretenais mes lecteurs du beau volume de M. Martel, *Les Abîmes*, je ne l'avais alors que rapidement parcouru. Depuis, je l'ai lu consciencieusement — il m'a bien fallu un mois pour cela — et au cours de cette captivante et instructive lecture, pareil au touriste qui enregistre fidèlement ses impressions de voyage, j'ai pris de nombreuses notes dont je veux faire profiter ceux qui s'intéressent à ces explorations souterraines, pleines d'imprévu et de merveilles.

Je laisserai de côté la partie purement scientifique — qui est certainement de beaucoup la plus importante — pour ne m'attacher qu'au pittoresque, à la description, aux mille incidents qui accompagnent des expéditions de ce genre.

* * *

« Chercher, trouver, découvrir, connaître, apprendre, n'est-ce point belle chose et bonne œuvre ici-bas? » s'écrie M. Martel, au sortir d'une de ses explorations les plus émouvantes, celle de Padirac, et cette phrase, cette formule résume à la fois le poète et le savant. Savant par ses observations et ses découvertes

— poète par le charme de ses descriptions.

Le savant nous apprendra, en effet, comment se sont formées les cavernes, grottes, etc. D'après lui, elles sont dues à un « élargissement par les eaux courantes de cassures préexistantes du sol. A travers les fissures du terrain calcaire, engendrées elles-mêmes par le retrait (dessiccation), les contractions de l'écorce terrestre (failles), les glissements ou éboulements du sol etc., etc., les eaux sauvages (torrents, ruissellements) se sont glissées, infiltrées, écoulées, en suivant la pente des formations imperméables sous-jacentes, et sous l'action de la pesanteur ou gravité, emprisonnées dans les espaces trop étroits, et mises en pression par leur propre poids ou par la vitesse acquise, ces eaux ont mécaniquement démolé, disloqué, usé, taradé, érodé, ou chimiquement dissous, rongé, corrodé les roches encaissantes, au point de créer de grands vides là où il n'existait primitivement que des fentes petites ou modérées. » On ne saurait être plus clair. — Et le volume de M. Martel, par des exemples pratiques, ne cesse d'appuyer cette thèse.

Le poète nous communiquera de fortes émotions auxquelles nous ne sommes guère habitués, nous, blasés du XIX^e siècle. Il y a telle page qu'il faudrait citer en entier; qu'on me permette d'en reproduire au moins quelques passages. Nous sommes au fonds du Puits de Padirac (département du Lot) à 125 mètres de profondeur, et nous avons remonté, depuis quelques heures déjà, la rivière souterraine du gouffre — en bateau, cela va sans dire, et à la seule lueur du magnésium...

« Maintenant commence la vraie merveille, et ce que nous allons découvrir ne saurait se décrire. Quatre expansions successives de la galerie forment autant de petits lacs ovales de 10 à 20 mètres de diamètre, où nous subissons un véritable éblouissement: comme dans les plus belles grottes connues le brillant revêtement des stalactites lambrisse leurs parois; là, s'étalent en saillies et s'allongent en rangées les ornements les plus gracieux, bas-reliefs bizarres, sculptés par la nature en étincelant carbonate de chaux; bouquets de fleurs, bénitiers d'église, feuilles d'acanthé, statuettes, dais, consoles et clochetons de cristal blanc et rose, scintillent jusqu'aux voûtes qui mesurent de 20 à 30 mètres de hauteur; comme richesse de décoration, nul artiste n'a rien imaginé ni créé de semblable. Le magnésium fait de tout cela l'intérieur d'un pur diamant; sur l'onde unie comme un miroir, le reflet double la

LA BERCEUSE

Par M. SERRÈS

(Suite et Fin).

Mais je crus prudent de renvoyer au lendemain ; mon empressement aurait pu leur faire supposer un intérêt trop pressé pour cette jeune femme. Inutile de dire que mon esprit fut occupé la nuit entière de cette mystérieuse histoire que j'interprétais de différentes manières. Je voyais en rêve la belle jeune femme emportée sur les flots par un ravisseur que je ne pouvais pas atteindre.

A peine s'il effleurait l'eau et j'entendais la musique harmonieuse et étrange qui se prolongeait pendant cette fuite.

Le lendemain, j'attendis avec impatience l'heure du déjeuner, bien résolu à faire parler la bonne femme, pendant qu'elle me servirait.

Je suis allé me promener bien loin, hier, lui dis-je.

— De quel côté, mon bon monsieur ?

Je lui expliquai le long chemin que j'avais parcouru et ma halte dans la petite grotte.

— Je suis resté là longtemps lui dis-je encore. Puis, en partant, il m'a semblé entendre chanter...

— Ah ! reprit la paysanne, *c'est la folle qui endort son enfant !*

— Comment ? Que dites-vous ? m'écriai-je hors de moi et ne songeant plus à dissimuler mon trouble. Quelle folle ?... Quel enfant ?...

— Ah ! ben oui, c'est une triste histoire, allez. Mon homme va vous conter ça. Le père Sénateur était à quelques pas, en train de raccommoder ses filets. En entendant ces mots, il s'approcha, retira sa pipe de sa bouche et meilleur narrateur, paraît-il, que sa femme, voici ce qu'il me raconta et ce que j'écoutai avec le plus grand attendrissement.

— Je ne pourrai vous rapporter que ce que je sais, *tout de suite*, me dit-il dans son langage normand.

— Dites toujours, lui répondis-je impatient de savoir.

— Vous avez vu combien ces endroits sont déserts, continua le père Sénateur. Cependant si vous étiez monté par un chemin qui est à droite de celui qui vous a conduit au bord de la mer vous auriez aperçu une maison qui ressemble à une ancienne chapelle. Personne

ne songeait à l'habiter. Elle appartient à un riche monsieur de Paris qui avait bien l'air d'oublier qu'elle était à lui.

Un beau jour des ouvriers sont venus, on a arrangé un peu l'intérieur du *bâtiment*, on a mis du papier ; un petit mobilier est arrivé, apporté par un vieux domestique et de longtemps on n'a plus rien vu.

Personne ne passe par là. Les chemins qui conduisent à Fécamp sont éloignés ; il n'y a pas de propriétés aux environs, car le terrain est mauvais. La petite maison est entourée d'un bois qui la cache et qui appartient au même propriétaire. Ce monsieur ne vient jamais dans nos pays. Il a un fils qui est parti pour l'étranger.

— Comment s'appelle-t-il ? lui demandai-je vivement.

— Je ne saurais pas vous dire, mon bon monsieur, je ne l'ai jamais vu. Il y a bien au moins 15 ans qu'on ne le connaît plus dans le pays.

Un jour, le voisin qui est là me dit :

— As-tu vu les dames qui sont arrivées à la chapelle ?

— Non, lui répondis-je. Qu'est-ce que c'est que ces dames ?

— Oh ! elles ne font pas grand bruit. Il y a une vieille dame, avec sa fille et un petit enfant de deux ans ; un vieux domestique qui ne parle jamais, c'est à peine s'il répondrait à quelqu'un qui lui demanderait son chemin.

Moi qui ne suis pas bien causeur non plus, je lui répondis :

— Eh bien ! chacun fera son ouvrage !

Et nous n'en avons plus parlé.

Elles ne devaient pas s'amuser ces pauvres dames. Personne ne venait les voir.

De temps en temps elles descendaient au bord de la mer avec l'enfant. Je les avais aperçues plusieurs fois en allant chercher avec la voiture des algues pour fumer les terres.

— Combien y a-t-il de temps qu'elles sont ici ? demandai-je.

— Il y a à peu près deux ans.

Un jour que j'étais sur les hauteurs, loin d'ici, à cultiver une petite terre que vous avez dû traverser hier dans votre promenade, j'entendis tout à coup des cris désespérés.

J'écoutai d'où ils venaient ; c'était une voix de femme qui appelait : A moi ! A moi ! Au secours ! Je me précipitai du côté de la mer, au risque de me casser le cou dans ces mauvais sentiers qui

mènent à la plage, et là je vis cette jeune dame courant désespérée sur le rivage. Son enfant qu'elle avait abandonné deux minutes, jouant avec un petit seau et une petite pelle que je voyais encore, avait été sans doute emporté par une vague. Toutes nos recherches ont été inutiles. Nous avons exploré les rochers, les chemins.

La jeune femme voulait aller rejoindre l'enfant disparu et j'avais toutes les peines du monde à la retenir dans mes bras.

Heureusement sa mère arriva, suivie de son domestique qui apportait les costumes de bain.

Je vous laisse à penser ce que fut ce moment.

Comme la jeune femme était incapable de marcher, nous l'avons mise dans ma voiture et c'est ainsi qu'elle arriva chez elle. Une fois là, elle eut une crise violente, poussant des cris aigus que j'entendis jusqu'au bas de la côte. J'ai su depuis qu'elle était devenue folle.

Je n'allai pas prendre de ses nouvelles, pensant que ma visite serait désagréable. Mais quinze jours après le vieux domestique vint ici. Il me dit que sa dame craignait de ne jamais trouver l'occasion de me témoigner sa reconnaissance et qu'elle me suppliait d'accepter ce don qui me servirait à acheter un souvenir qu'elle ne pourrait pas se procurer facilement ici. Et il déposa sur ma table une bourse qui contenait 200 fr.

Je lui demandai des nouvelles de la pauvre affligée, il me répondit en pleurant qu'elle n'avait pas recouvré la raison.

Je sus quelque temps après qu'un jour, on l'avait menée sur la plage, l'endroit où le malheur était arrivé et où lui avait fait croire que la mer avait pris le petit être pour le faire dormir qu'elle le lui rendrait quand il serait plus grand. Cette pensée l'avait un peu calmée et peu à peu la pauvre folle a pris l'habitude de venir tous les soirs chanter pour endormir son enfant. Le domestique, sans qu'elle s'en aperçoive, la suit à distance. Si on l'empêchait de faire cette course, elle deviendrait furieuse. Du reste elle n'en aura pas pour long temps, étant malade de la poitrine.

Ce récit m'avait ému jusqu'aux larmes.

Le père Sénateur me quitta pour aller à son travail et je restai l'après-midi entier, absorbé par son récit. Je recons

tituais en esprit le drame terrible de cette belle jeune fille, et je songeais à l'illusion de la pauvre égarée, qui venait chaque soir rendre au petit disparu des devoirs touchants...

Quelques jours après, comme ces pensées m'obsédaient, je revins m'asseoir dans ma cachette de rochers. A la même heure, elle revint à la même place; mais, cette fois, mes yeux perçant l'obscurité naissante, je pus la voir et admirer ses traits. Elle était vraiment belle, grande, mais très pâle, d'une pâleur malade qui aurait sans doute bientôt raison de ses belles apparences.

Ses grands yeux erraient. Cette fois elle s'assit sur les galets et d'une main nerveuse et agitée, elle enlevait et jetait au loin ceux qui étaient auprès d'elle. Un léger bruit causé sans doute par un caillou détaché de la falaise, la fit tressaillir et se lever brusquement. Je compris la frayeur qu'elle éprouverait si elle m'apercevait et je me dissimulai de mon mieux. Son regard égaré se posa enfin et, prenant sa mandoline, elle chanta sa berceuse de la même voix fraîche et harmonieuse. Les larmes coulaient de mes yeux, maintenant que je savais la cause qui faisait vibrer cette voix et cet instrument.

Puis elle partit par le même chemin.

Je montai lestement sur la roche et je la suivis des yeux. Une ombre noire sortit de derrière un arbre lorsqu'elle eut passé. C'était le fidèle domestique qui la protégeait.

Quelques jours après je partis, me promettant de m'enquérir des détails de ce drame qui m'intéressait si vivement.

J'emportai dans mon cœur une impression d'autant plus forte que rien ne l'avait combattue dans cette entière solitude.

Rentré à Paris, j'interrogeai de mon mieux des amis qui connaissaient ce pays. Mon enquête resta vaine; mais je ne parvins pas à oublier la mélancolique berceuse, et dès que les beaux jours furent revenus, je me trouvai ramené, comme malgré moi, vers la cabane du père Sénateur.

Je n'osais pas le questionner. Mais plusieurs soirs je retournai faire ce que j'appelais mon pèlerinage. L'égarée n'était plus là. Je fis une dernière fois la course, conservant malgré tout mon illusion. J'allais me retirer, découragé, quand un bruit de pas me fit battre le

cœur. Je sentis revivre l'émotion des anciens jours. Je me penchai pour apercevoir comme jadis, la robe blanche. O surprise! Ce fut une femme en grand deuil, aux cheveux blancs, qui se montra.

Je la vis s'asseoir à la même place, et sangloter. Ce n'était plus la berceuse dont les notes résonnaient depuis si longtemps dans mon cœur, mais des pleurs douloureux... C'était la mère, qui revenait là chercher un souvenir aimé.

Je fus tenté de me montrer, de lui expliquer comment depuis plus d'un an je compatissais à son chagrin et de pleurer avec elle; mais ma timidité me retint et m'empêcha d'être indiscret, peut-être cruel!

En rentrant, je demandai des nouvelles de la pauvre folle.

— Elle est morte, monsieur, me répondit-on, de sa maladie de poitrine.

Deux jours après je bouclai ma valise et je partis pour ne plus revenir.

25 mai 1895.

M. SERRÈS.

FÊTE DES SECTIONS ROMANDES

8-9 Juin 1895

Chaque année, les Sections de la Suisse romande du C.A.S. ont l'excellente habitude de se réunir, en juin, tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre des Sections, non point dans le seul but de faire une course en commun, mais bien plutôt pour permettre à leurs membres de revoir d'anciennes connaissances, d'en créer de nouvelles, de fraterniser dans le sens le plus large du mot.

Cette année, l'honneur et le plaisir étaient dévolus à la benjamine des Sections: à la Section de Jaman, de Vevey, qui n'existe, administrativement parlant, que depuis une année, ayant été sous-section jusqu'en 1894.

Le programme de cette petite fête comprenait un souper familial le samedi soir; une course à Jaman (la marraine de la Section) le lendemain, avec collation offerte au pied de la Dent, et banquet, l'après-midi, dans les vastes salles de l'Hôtel de Caux. Ce programme a été fidèlement suivi et je ne crains pas de dire qu'il a trouvé grâce devant les plus grincheux: il est bon de rappeler, du reste, que le C.A.S. ne les reçoit pas dans son giron!

Je ne veux pas vous décrire le souper du samedi soir, ni même le banquet du dimanche; je n'y parviendrais guère! Tout au plus, réussirais-je à vous mettre

l'eau à la bouche. Mais peut-être la lecture du menu de « l'expédition gastronomique » du second jour intéressera-t-il mes lecteurs. Qu'ils en savourent tout l'esprit... clubistique:

Course des Sections Romandes du C.A.S.
Dimanche 9 Juin 1895

PROGRAMME
de l'expédition gastronomique
Chef de course: BONA-PÉTIT

Moins dix: Rendez-vous général. — Présentation de fraîches Vaudoises vertes et blanches.

3 h.: Départ par la Grande Gorge. — Passage du « Potage au Chaudron » à la queue leu leu. — Descente dans le vide.

3 h. 15: Arrivée à Lentremet avec filets garnis de soles danelles.

3 h. 30: Attaque du Mont-Rose-Pif à la Dent blanche et cueillettes de pommes de pin.

3 h. 45: Huile scientifique. — Etudes géologiques et botaniques. — Sujets proposés: L'entremêlé Moudonnois et la *lactuca communis*.

4 h.: Varappe. — Dénichage de perdrix des neiges, cuites au soleil, hécatombes de choucas, mousses et saxifrages.

4 h. 10: Sommet-Lierre. — Fleurs de rhétorique. — Neige. — Glace des Cavernes de Naye. — Collation humoristique tirée du SAC.

Fromage de bruyère (Le Club a le pain).

Descente facultative.

Glissades. — Cascades. — Zig-zags. — Chutes

Coût approximatif: indigestion, luxation de mâchoire, foulure de rate, fente de plafonds (extras non compris).

Vins recommandés aux participants: Grézaley de la ville. — Jus du Parcot. — Bave de chatmo-salles. — Esprit de Caux.

Je cueillerai, cependant, dans le bouquet des « fleurs de rhétorique » un seul discours: celui de M. Bernoud, bien connu à Genève, et qui n'a manqué ni de saveur, ni d'à propos. Je sens très bien que je n'en rendrai point l'humour... il y manque le ton paternel et pince-sans-rire avec lequel il a été prononcé... Tant pis, je ferai de mon mieux.

« Chers collègues, — a dit en substance M. Bernoud — vous me voyez fort embarrassé! car je n'ai pas osé dire chez moi que j'allais au baptême d'une jeune fille point encore reconnue par sa mère (M. B. fait ici allusion à l'entrée officielle du Jaman dans la Confédération... du C.A.S., entrée consacrée par la Fête des Sections romandes). Comme je suis sérieux et père de famille, j'ai dit que j'allais à Chillon pour voir si les fondations du château allaient bien jusqu'au fond du lac. Ne dites donc pas que vous m'avez vu à Caux... té de Chillon.

« Du reste, il s'en est peu fallu que je ne vinsse pas (je ne garantis pas le subjonctif!). J'avais deux excellentes raisons pour cela. La première, c'est qu'en recevant votre invitation j'ai failli la jeter au panier. Ne commençait-elle pas par: « Chère sœur! » — Alors je me suis dit: Il y a erreur! C'est une circulaire pour une demoiselle... ce n'est pas pour moi! Pourtant j'ai été curieux de savoir ce que